



Petit Courrier des Dames.
Rue Meslée N° 25.

Robe de crêpe garnie de bouffans et de rouleaux de satin des magasins de la Reine
Elisabeth, rue neuve des petits champs, Coiffure composée de barège et de rubans de gaze par
M^{re} Croixat, rue de l'Odéon.

246

(VI^e ANNÉE.)N^o XIII.—TOME VIII.

97

5 MARS 1825.

PETIT COURRIER DES DAMES

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*



Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.

pour six mois..... 18

pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.

1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N^o 25;

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, imp.-lib. du Journal, rue St.-Louis, N^o 46, au Marais, et rue Richelieu, N^o 67;

MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. Zschech et Krinitz.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

L'ANNIVERSAIRE.

CHARLES DE SAINT-ANGE quittait tristement Paris, après y avoir perdu un procès, objet de ses veilles et de ses inquiétudes depuis plusieurs mois. Livré à une profonde mélancolie, réfléchissant avec amertume sur l'injustice des hommes,

décidé à les fuir, il allait effectuer ses projets de solitude, en se confinant, au milieu de l'hiver, dans une campagne qu'il possédait aux environs de Metz. Depuis une heure il était dans la cour des Messageries, sans que le mouvement causé par l'arrivée et le départ des voitures ait pu le distraire, lorsque le conducteur annonça le signal du départ. L'un des voyageurs dit à une jeune personne qui l'accompagnait : « Adieu Rosine ! » Elle répond, avec une émotion concentrée : « Consolez-vous, mon ami, et pensez à moi ! » Les chevaux entraînent la voiture avec précipitation, et empêchent Charles de considérer autant qu'il le voudrait celle qui a prononcé ce peu de mots ; pourtant son cœur les a recueillis, et a partagé l'impression douloureuse qui semble les avoir dictés. Ses chagrins sont momentanément effacés de sa mémoire ; ils ont fait place au désir ardent de connaître Rosine. A la première occasion, il lie conversation avec le jeune voyageur de qui elle a réclamé un souvenir. Il apprend que c'est M. de B..., avocat à Metz ; que cette Rosine est sa sœur, et qu'elle demeure avec son père, honorable victime de la révolution. Charles est liant, aimable. Arrivé à Metz, il cultive la connaissance de M. de B... ; les lettres tendres et spirituelles de Rosine, que son frère lui communique quelquefois, achèvent de l'enflammer pour elle : il devait quitter Paris pour toujours, et pourtant, au bout d'un mois, il annonce à M. de B..., qu'une affaire y appelle, qu'il y retourne avec lui. Présenté au père de Rosine, il la voit parée de tous les charmes que son imagination lui a prêtés. Ses vertus et ses talents achèvent de le captiver ; et bientôt Charles demande, avec sa main, la permission de réparer envers elle les torts de la fortune ; il l'épouse, remplace la médiocrité dans laquelle elle a été élevée par une aisance doublement précieuse pour Rosine, puisqu'elle la partage avec son père ; l'entoure de prévenances, d'amour, et rend à son âme, que des peines amères avaient flétrie dès l'enfance, l'heureux calme dont elle aurait dû jouir plus tôt.

Tel est le récit que me fit hier la marquise de T..., avant de se rendre au bal chez M^{me} de Saint-Ange, où elle allait me présenter ; elle ajouta : « Rosine est digne de son bonheur, car elle en jouit avec une sagesse et une simplicité remarquables. Voilà plusieurs années qu'elle est mariée, et sa re-



connaissance envers M. de Saint-Ange n'a pas diminué. Chaque année, au 25 février, époque à laquelle elle a connu son mari d'une manière presque romanesque, elle rassemble ses amis dans une fête qui en consacre le souvenir : ses jolis enfans en sont pour elle le plus bel ornement ; et des fleurs, emblèmes de la pensée, que vous verrez multipliées dans les salons, rappellent à Charles le *pensez à moi*, qui le rendit, il y dix ans, à la société et au bonheur. »

Je remerciai M^{me} de V... de m'avoir initiée dans le secret de cette intéressante réunion, et me promis bien de cultiver la société de l'aimable Rosine, après en avoir reçu l'accueil le plus flatteur. J'admirai sa beauté, son esprit et ses grâces, mais plus encore sa modestie : car il y a peut-être beaucoup de gens heureux, mais il en est peu qui se souviennent de ne l'avoir pas été.



Le mauvais tems est venu tout-à-coup arrêter l'apparition des modes de printems. Déjà l'on commençait à voir quelques spencers sur des robes blanches ; les modistes s'occupaient à orner de légers chapeaux de gaze ou de paille de riz par les fleurs premières des champs et des jardins : mais le froid et la pluie ont forcé les dames à ajourner le plaisir d'adopter ces fraîches et jolies parures.

A la représentation du *Cid d'Andalousie* presque toutes les dames portaient des berrets en velours noir : les uns étaient recouverts d'une quantité de plumes posées à la *Péruvienne* ; d'autres n'avaient que des torsades d'or passées entre les plis ou côtes des berrets. On a remarqué un chapeau-boliyar, en satin blanc, dont les plumes, au nombre de dix à onze, se séparaient de chaque côté, en observant que celles placées à gauche, beaucoup plus longues que celles à droite, tombaient en spirale presque aussi bas que la ceinture.

Un autre berret, en gaze d'or, était entièrement chargé de marabouts qui retombaient de tous côtés, et même sur le derrière du cou.

Beaucoup de dames avaient de petits bonnets en blonde ; ornés de plusieurs roses détachées , et placées en tous sens entre les crevés des blondes.

Après les robes velours-épinglé , à corsage carré , les mieux portées étaient en mérinos ou cachemire blanc , garnies de plusieurs rouleaux en satin blanc , ou d'un bouillon de même étoffe , traversé par des attaches en satin.

~~~~~

### L'ÉCARTÉ

( Suite. )

Chassez le naturel , il revient au galop.

« Malgré toute la sincérité de mes bonnes intentions , je n'étais pas corrigé. Séparé de Fanny depuis long-tems , entraîné loin de mon ange conducteur par une suite d'événemens trop longs à raconter , je devins aide-de-camp d'un général qui me traitait plus en ami qu'en chef : je faisais les honneurs de sa maison , et jouissais d'un traitement assez considérable. Nous vivions en pays conquis. Dans tous les loisirs que nous laissaient les actions militaires , il fallait bien jouer , et c'était l'emploi de toutes nos soirées ; je me souviens même que , chargé d'une mission à quelque distance du quartier-général , voyageant la nuit avec deux autres officiers , nous jouâmes sans interruption des pièces d'or tantôt à pair ou non , tantôt à tête ou pile. Dans ce dernier cas , celui qui ne jouait pas jugeait les coups au toucher. Cette passion ne m'agitait cependant pas vivement ; je n'éprouvais pas cette frénésie que j'ai vue en d'autres joueurs ; la perte ou le gain me faisaient peu d'impression ; j'y mettais plus d'amour-propre que de cupidité : aussi je passais pour beau joueur ; j'en tirais gloire ; c'était devenu une sorte d'habitude pour moi. Le jeu s'était élevé successivement , sans que j'eusse arrêté mon esprit sur ses conséquences ; il me paraissait aussi indifférent de perdre cent pistoles , qu'il me le paraît maintenant de parier cinq francs à l'écarté.



» Arrivé depuis quelque tems dans une ville du premier ordre, où se trouvaient plusieurs régimens de cavalerie, j'eus le bonheur (dirai-je le malheur?) de rencontrer un ami bien cher, avec lequel j'avais fait mes premières armes.

» On donna plusieurs repas de corps; c'est à la suite d'un de ces repas que se rattache le pénible souvenir que je vais retracer.

» Je ne vous dirai ni l'ordonnance du festin, ni les toasts qui furent portés; il y en eut beaucoup. Après le repas, on se sépara par groupes; chacun fut de son côté. Nous ne restâmes guère qu'une douzaine dans le salon; mon ami (que j'appellerai Ernest) était des nôtres.

» On installe enfin la table de bouillotte; je me place des premiers. Je fus bientôt décavé; mon tour revint; je rentrai. Le jeu s'anima de plus en plus; Ernest gagnait beaucoup.

» Le punch circulait; on buvait sans soif. Le froid excessif du dehors excitait les domestiques à augmenter le feu: la flamme bleuâtre du punch, l'éclat des bougies, le brasier ardent du foyer, les toasts portés, tout contribuait à nous électriser: on n'observait plus de règles dans les caves; le rentrant mettait ce qu'il voulait, et c'était souvent tout ce qu'il avait sur lui.

» Bientôt on tire les crayons; on déchire des cartes; on fait des bons: on lance plus facilement une carte sur laquelle on pose deux chiffres ou même trois, qu'on ne lancerait un rouleau d'or. Les pertes étaient considérables; Ernest gagnait tout.

» Cependant, il paraît impatienté de son bonheur, et, trop désintéressé pour faire Charlemagne, il propose à l'un des perdans de jouer pour lui: il est refusé. Nous le raillons sur le désir qu'il montre de se retirer: il continue avec un dépit marqué. La fortune continue à le favoriser de la manière la plus extraordinaire.

» La nuit était fort avancée; chacun des perdans, après avoir épuisé ses ressources, s'était retiré sans bruit. Nous n'étions plus que quatre: un général étranger, un major de hussards, mon ami et moi. Ernest propose de nous donner revanche le lendemain; le général refuse avec humeur; le major renouvelle ses plaisanteries sur l'empressement qu'il montre d'être libre. (Combien je me reproche d'avoir aussi



contribué à retenir mon ami!) On propose de faire un mort.

» Ernest reprend le jeu; il paraissait vivement agité, et décidé à tout perdre pour en finir. On n'entendait plus que ces mots : Jeu... tiens... tout... garçon, des cartes. Le parquet en était jonché autour de nous.

» Ernest venait de gagner tout ce que le général avait devant lui, quand, voyant celui-ci faire des bons pour 10,000 francs, il lui dit en s'élançant de sa chaise : *C'est assez; je ne veux pas jouer davantage.* On insiste; il se remet, et jetant les cartes avec emportement, il en demande d'autres. Il donne; il fait tout; il abat : il a trois valets; mais le mort en a deux, il s'en trouve cinq sur la table..... Un coup de poing lancé fortement sur la table, avec un mot énergique et insultant, est à peine entendu, que nous sommes tous debout. Nous prenons nos épées, et sortons.

» L'outrage ne pouvait se laver que dans le sang : il le fut bientôt. Nous parcourons très-vite des rues silencieuses; nous arrivons dans un vaste terrain qui servait aux évolutions militaires.

» La lune brillait de tout son éclat, le terre était couverte de neige gelée qui craquait sous nos pas. Nous étions au 26 décembre.

» Mon ami se met en garde : il se bat en désespéré; le général ne paraissait pas plus calme. Ernest reçut d'abord une blessure qui le fit chanceler; le major et moi criâmes d'arrêter : les deux adversaires n'en montrent que plus de fureur. Un dernier coup est porté, il devient fatal à tous deux ! Mon malheureux ami perce le général de part en part; mais son impétuosité le perdit : il s'enfonça lui-même le fer ennemi dans le cœur, et je le vis tomber.

» Ce combat avait été si rapide, j'étais dans un tel état d'exaltation que je n'en appréciai pas d'abord les affreux résultats.

» Le major, après s'être assuré de l'état des deux blessés, me dit qu'il allait chercher des secours, et je le vis disparaître.

» Ernest perdait beaucoup de sang; il pressait sa main sur sa blessure pour l'arrêter; je m'étais jeté à genoux, je soutenais son corps contre le mien; je tâchais d'étancher le sang avec mon mouchoir, avec ma cravatte. Mon ami n'était pas sans connaissance, et j'espérais encore; il paraissait sensible à



mes soins. J'ôtai mon habit pour l'en couvrir. J'appelais de tous mes vœux ce secours qui n'arrivait pas; il me semblait qu'il s'était écoulé un long tems.

» Mon ami pressait mes mains dans les siennes : il me paraissait s'affaiblir de plus en plus. Il dirigea ma main sous son gilet: je crus qu'il voulait me faire toucher sa blessure; mais il tira d'une poche secrète un petit sachet ou bourse de velours noir. Après l'avoir plusieurs fois approché de ses lèvres déjà glacées par le froid de la mort, il remit ce précieux dépôt dans ma main, qu'il referma, en disant : Adieu ! adieu, tout est fini !

» Je ne voulais pas croire à mon malheur; je n'osais parler. Qu'il est affreux le silence de la mort ! Aucun bruit dans la plaine, aucun bruit dans la ville : seulement de tems en tems j'entendais des hurlemens de chiens qui gardaient les fermes des environs.

» J'étais dans une sorte d'anéantissement moral impossible à décrire. La clarté de la lune me montrait la tête d'Ernest toujours belle, pleine de dignité et de noblesse; mais sans mouvement, et prenant par degré la consistance du marbre. Je gardais ma position, quelque pénible qu'elle pût être : il semblait que la mort m'avait aussi frappé de sa puissance.

» Le major arriva avec des secours qui ne pouvaient plus être utiles. Mon malheureux ami fut transporté chez lui; je ne le quittai point. Je le suivis à sa dernière demeure, où il fut conduit avec tous les honneurs dus à son rang. »

#### CONCERT DONNÉ PAR M. LAFONT.

Nous avons assisté au concert donné dimanche par M. Lafont.

Il serait difficile d'offrir au public une réunion plus nombreuse d'artistes du premier mérite. Aussi la soirée a-t-elle été aussi brillante, sous le rapport des talens qu'on a entendus, que par la société distinguée qui s'y était donné rendez-vous.

Dans un concert de violon de sa composition, que M. La-



font a exécuté avec le talent qu'on lui connaît, il a ravi son auditoire, qui semblait placé sous le charme de son divin archet.

Après un duo italien, chanté par M<sup>lle</sup> Cinti et Pellegrini, et qui a renouvelé le plaisir que le public trouve toujours à entendre ces artistes, M<sup>lle</sup> Cinti a chanté un air italien qui lui a mérité de nombreux applaudissemens.

En citant les noms de M. Zuchelli, de M<sup>mes</sup> Rossi et Monbelli, c'est faire connaître la part d'éloges qu'ils ont obtenus, et qui leur revient de droit.

Nous ne pourrions passer sous silence, sans nous rendre coupables d'une grande offense envers M. Hertz jeune, les charmantes variations de sa composition, sur l'air : *Ma Fanchette*. Ce jeune compositeur a déjà atteint un degré de supériorité, qui étonne autant qu'il enchante; il n'a rien moins fallu que son beau talent pour se faire entendre avec plaisir, après le concerto de M. Lafont, dont nous venons de parler.

La soirée s'est terminée par le second acte d'*Otello*, représenté par M<sup>mes</sup> Pasta et Rossi, MM. Curioni, Bordogni, Levasseur et Ludovic. Le talent de M<sup>me</sup> Pasta, a-t-on déjà dit, est indéfinissable; c'est aussi notre avis, soit qu'elle chante, soit qu'elle joue. M. Curioni, qui joint à une superbe voix tant de moyens de plaire, remplace dignement un artiste qui a long-tems charmé les *dilettanti*.

La recette, dit-on, s'est élevée à 5,000 francs, et chacun est sorti, en s'applaudissant d'y avoir contribué pour sa part.

---

*A ce Numéro est jointe la Planche 286.*

---

Imprimerie de DONDÉY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N<sup>o</sup> 46, au Marais.